
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 21/2 (1994)

DOI: 10.11588/fr.1994.2.58907

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Helmut REINALTER (Hg.), *Aufklärungsgesellschaften*, Frankfurt a.M., Berlin, Bern, New York, Paris, Wien (Peter Lang) 1993, 126 p. (Schriftenreihe der Internationalen Forschungsstelle »Demokratische Bewegungen in Mitteleuropa 1770–1850«, 10).

Poursuivant inlassablement ses recherches sur la structure sociale des pays de l'»Europe moyenne« à l'époque des Lumières, H. Reinalter présente un petit volume de contributions consacrées aux »sociétés« (*Gesellschaften*, mais aussi *Akademien*, *Bünde* ou *Klubs*) de tous ordres qui virent le jour en si grand nombre au XVIII^e siècle. Il voit justement en elles un des lieux où put se cristalliser le discours éclairé, rendant ainsi possible une fonction qu'on appellerait aujourd'hui de »médiatisation« qui les inscrit dans un processus socio-culturel caractéristique, selon lui, de l'*Aufklärung*. H. R. reprend à son compte la délimitation des différentes phases de l'*Aufklärung* formulée par R. Van Dülmen: une phase érudite, caractérisée par la création d'Académies et autres sociétés érudites; une phase pratique, tournée vers le service de l'Etat et de la collectivité, qui voit naître les sociétés »patriotiques«; une phase publique, qui est celle des sociétés de lecture, puis des clubs de type jacobin. L'objet des contributions rend compte de cette approche structurelle.

Jürgen Voss montre que les Académies, situées en général à proximité des capitales territoriales et dont les origines remontent souvent au XVI^e siècle, ont su jouer du privilège (au sens que ce mot avait sous l'Ancien Régime) que leur accordait l'Etat absolutiste pour établir les bases d'une activité scientifique libérée des tabous que la théologie imposait encore aux universités. Les sociétés érudites (*gelehrte Gesellschaften*), elles, étaient disséminées à travers le Saint-Empire, parfois dans des villes universitaires. Académies et sociétés érudites n'ont pas été à l'origine de l'émancipation bourgeoise, mais, tout de même, d'une participation de la bourgeoisie au développement culturel et scientifique de l'Allemagne. Le relais sera pris par les associations de tout genre qui se développeront à partir du début du XIX^e siècle.

Marlies STÜTZEL-PRÜSENER, dont les travaux sur les sociétés de lecture sont connus, dresse un bilan des recherches concernant leur création, leurs statuts, leurs structures, leurs fonds de lecture et leurs objectifs. Selon elle, elles ont contribué à réaliser un des objectifs essentiels de l'*Aufklärung*: travailler à l'émergence d'une autodétermination de la culture par rapport à l'Etat, rendue possible par le lien social fondé sur l'échange intellectuel et la liberté dans le choix des statuts et des lectures.

A la différence des sociétés érudites, les sociétés patriotiques (Rudolf SCHLÖGL) s'établirent auprès des centres politiques et administratifs, presque exclusivement protestants. Soutenues, voire suscitées par les autorités, composées aux trois-quarts de nobles, vouées à la réalisation de projets concrets, notamment économiques, elles ont contribué à donner consistance à cet absolutisme éclairé hors duquel on ne saurait comprendre par quelles voies l'Allemagne est entrée dans une modernité qui ne réclamait pas le renversement des structures politiques.

H. REINALTER dresse dans deux contributions le bilan des travaux sur les sociétés secrètes et de ses propres recherches sur les clubs jacobins en Autriche. Les pages sur les sociétés secrètes n'ajoutent pas grand chose de nouveau à celles que l'auteur a écrites sur le même sujet dans de précédentes publications et confirment que ces organisations furent des foyers de débat et de diffusion de l'*Aufklärung*. Mais il ne faudrait pas oublier non plus qu'elles ont aussi diffusé les idées contraires aux Lumières – ce qui d'ailleurs n'est pas paradoxal et ne fait que souligner combien elles s'engageaient dans les batailles du temps. L'étude sur les clubs est plus intéressante, grâce à l'éclairage qu'elle projette sur des aspects encore peu explorés de la monarchie habsbourgeoise entre 1791 et 1800. Comme M. Gilli pour les jacobins allemands, H. Reinalter voit dans les jacobins autrichiens (tout de même assez peu nombreux, quoi qu'on en dise) les inspirateurs directs de ceux qui luttèrent pour la liberté dans les années 1830–1850.

Une bibliographie se rapporte, en fin d'ouvrage, à chaque contribution. Assez détaillée, on

aurait cependant aimé qu'elle prenne aussi en compte les travaux étrangers récents, notamment sur la franc-maçonnerie et le jacobinisme. Ce volume, relativement modeste, reste très stimulant, car il suggère de nombreuses voies de recherche encore insuffisamment explorées.

Pierre-André BOIS, Reims

Gisela SCHLÜTER, *Die französische Toleranzdebatte im Zeitalter der Aufklärung. Materiale und formale Aspekte*, Tübingen (Max Niemeyer Verlag) 1992, VII-293 p. (coll. »Mimesis«, 15).

Siècle des Lumières égale Siècle de la Tolérance, pense-t-on assez naturellement. A regarder dans le détail, on doit souvent en douter, et la conclusion »française« du siècle ne dément pas ce sentiment équivoque. Plutôt que de manier la théorie en écartant les faits, Mme Schlüter apporte au lecteur de son ouvrage des »matériaux« qui permettent de se faire une idée précise des avancées et des contradictions de l'esprit de tolérance dans le domaine linguistique français qui va très largement au-delà de la France catholique et royale. Cette notion insolite dans un univers encore régi par la scolastique de la vérité unique mit quelque temps à s'acclimater sur le terreau national: ni Spinoza, ni Locke, ni Bayle ne sont *personæ gratæ* dans un débat où s'affrontent les puissantes intolérances qui structurent le discours de la France d'Ancien Régime: de Port-Royal à la veine ultramontaine, ce ne sont que sarcasmes et excommunications, refus des sacrements et diabolisations. La notion même de tolérance, comme le rappelle utilement l'auteur dans une première partie, est en contradiction avec les mentalités du temps: *permissio mali*, selon les uns, elle légitime l'erreur et la faute; *tolérantisme*, selon les autres, elle autorise toutes les déviations sociales et l'indifférence en matière morale. La Révolution française née dans le droit fil apparent de la critique des Lumières ne se fera pas moins un devoir, ainsi que le note Mme Schlüter, d'imposer la libération des masses par la tyrannie imposée à l'individu et à son libre arbitre. La seconde partie de l'ouvrage est consacrée à l'exposé de matériaux dont le statut idéologique et littéraire a été précédemment défini. De la théologie morale au droit naturel, l'auteur suit un cheminement qui lui paraît cohérent et où elle retrouve à travers Burlamaqui et D'Alembert la voie royale d'une tolérance fondée philosophiquement et rationnellement. Sur le mode mineur, la tolérance se définit non plus comme une nécessité logique mais comme un contrat moral minimal, comme une pratique de survie sociale. L'utilitarisme des Lumières se reconnaît volontiers dans ce pragmatisme à coloration idéologique faible. Plus originales sont les pages traitant de l'expression formalisée de la tolérance dans les œuvres littéraires du XVIII^e siècle. Fiction utopique ou exotique, voyages plus ou moins feints, fantaisies paradoxales (Morellet, »Le Manuel des Inquisiteurs«, »Lisbonne«, 1762), romans ou pièces philosophiques (»Bélisaire«, »Faustin«, »Nathan der Weise«) témoignent de l'imprégnation forte de l'idéologie de tolérance dans une véritable campagne dont le milieu du siècle semble être le point culminant. Curieusement, c'est le moment où au nom de la liberté de penser on mène aussi campagne contre la Compagnie de Jésus qui se verra peu à peu exclure de tous les royaumes catholiques d'Europe, supprimer par décision du Pape ... et protéger par Frédéric II! Les deux derniers chapitres de l'ouvrage présentent les champions les plus célèbres de la lutte pour la tolérance dans les lettres françaises: Pierre Bayle et Voltaire. Beaucoup a déjà été écrit à ce sujet. Mme Schlüter note que c'est au nom de la tolérance que la dialectique baylienne veut interdire à l'intolérant de s'exprimer. L'heure est au combat des Huguenots contre la »France toute catholique«; trop de tolérance favoriserait l'intolérance. S'inspirant dans un louable œcuménisme des conclusions largement divergentes de H. T. Mason et de P. Rétat, l'auteur tente de mesurer l'influence de Bayle sur Voltaire. La position de ce dernier ne s'inspire pas de celle du philosophe du Refuge; si Voltaire connaît bien Bayle, il ne partage pas son irénisme; la tolérance est pour lui une lutte positive, »contre l'Infâme« naturellement, mais aussi contre